

Résilience dans la Bible

●●● **Stefan Vanistendael**, Genève

Sociologue, démographe, membre du Bureau international catholique de l'enfance (Bice)

La Bible suggère que le bonheur compris comme une absence de soucis est illusoire face à la réalité. Elle propose un bonheur entendu comme une plénitude de vie, toute la vie, en y introduisant une dynamique transcendante. Celle-ci ouvre la porte sur l'espérance a priori folle de la résurrection, hors cadre humain normal, mais néanmoins en cohérence profonde avec l'expérience de vie.

Il n'existe pas, pour l'instant, de définition universellement reconnue de la résilience, comme il n'y en a pas pour le temps, l'amour, l'humour ou même... Dieu. Sur un plan pragmatique, sans prétentions intellectuelles, on peut dire que la résilience humaine est la capacité d'une personne ou d'un groupe à croître malgré de très grandes difficultés. Cette croissance s'observe dans la durée, elle n'est jamais absolue, toujours variable, et se construit dans une interaction avec l'entourage.

Nous pouvons donc explorer le sujet à partir de l'expérience humaine. Car en fin de compte, ce sont bien les histoires personnelles qui nous enseignent le plus sur la résilience, même s'il faut se garder de généralisations faciles. Il s'agit probablement plus d'une notion de vie que d'un concept strictement scientifique. Le célèbre journal d'Anne Frank illustre bien la résilience, sans jamais mentionner le mot. Son cheminement de vie, en effet, surprend en bien, signe de résilience selon le psychologue argentin Ramon Lascano.¹

Dans la Bible

La dynamique de la résilience est très présente dans la Bible ;² elle est même, au fond, éminemment biblique : le pas-

sage d'un mal ou d'un moins bien vers un mieux, de la nuit vers le jour est un thème inscrit dans l'Ancien Testament comme dans le Nouveau. Par exemple dans l'histoire du peuple juif qui traverse la mer, le désert, l'occupation et l'exil, ou dans bien d'autres histoires individuelles, comme dans les miracles de Jésus, difficiles à interpréter et à qui cette dynamique vers « un plus de vie » semble donner de la substance.

Les psaumes reflètent, pour leur part, de multiples situations de vie, y compris de désespoir profond. Mais il ne s'agit pas d'un désespoir écrasant, qui ne laisserait place à aucune étincelle d'espérance ou de vie. Les psaumes chantent une dynamique de vie, souvent au travers et contre tout, qui puise ses racines dans la présence évidente ou discrète du Seigneur.

- 1 • Dans une discussion lors d'un séminaire sur la résilience à Buenos Aires, en 2003.
- 2 • Ce texte se base en partie sur un article de **Stefan Vanistendael**, « La résilience : à la recherche d'une espérance réaliste », in *Hokhma, Revue de réflexion théologique*, n° 102, Agen 2012. Ce n'est pas l'étude approfondie de la Bible qui a fait découvrir à l'auteur la résilience, mais, au contraire, c'est l'étude de la résilience qui a attiré son attention sur la Bible, dans certains de ses messages fondamentaux, comme dans certains exemples concrets. (n.d.l.r.)

Peu d'histoires illustrent mieux les processus complexes et intimes de résilience que celle de Joseph et de sa famille (Gn 37,39-47). Joseph subit des injustices, d'abord de ses frères, puis en Egypte. On peut comprendre l'irritation initiale de ses frères face à ce qui apparaît chez Joseph comme de l'arrogance, mais cela ne justifie pas leur trahison brutale à son égard.

Joseph se remet debout, grâce à ses propres ressources intérieures et surtout grâce à son Dieu. Sa situation se transforme. D'exclu, il devient une personne estimée, d'abord par les Egyptiens, puis, plus tard, par sa propre famille. Il pardonne à ses frères, un acte très fort d'ouverture à la vie, pour eux mais aussi pour Joseph lui-même.

Les processus de résilience concernent donc à la fois Joseph et sa famille, et ils se jouent tant au niveau individuel que collectif. En parallèle, se développe la prévention par Joseph d'une famine catastrophique chez les peuples de Canaan et d'Egypte, un engagement effectif, signe de résilience.

L'histoire de Job semble, elle aussi, avoir une cohérence particulière et extrême avec la résilience, vue comme une articulation entre réalisme et espérance. Job est soumis à de terribles souffrances, physiques et autres. Il ne voit pas de sortie.

Ses amis essaient de le convaincre de sa culpabilité, en s'appuyant sur un discours en apparence religieux. La reconnaissance de cette prétendue culpabilité serait nécessaire pour améliorer la situation de Job. Les propos sont peut-être bien intentionnés, mais ils constituent une tentation et un piège, parce qu'ils manquent de réalisme spirituel profond et peuvent susciter de faux espoirs.

Job préfère se confronter pleinement aux malheurs qui le touchent, dans un réalisme très cru, tout en gardant la foi en Dieu, même s'il s'agit d'une foi qui ne lui permet plus de comprendre ce qui se passe. Job préfère cette ignorance, dure mais honnête, à une solution pseudo-religieuse qui triche avec la vie. Finalement, le réalisme de Job aboutit à un espoir inespéré et à une amélioration de sa situation.

On retrouve là le passage d'un mal vers un bien, mais dans une dynamique très extrême et qui se déroule en grande partie hors du contrôle de Job, dans l'abandon à Dieu (une particularité intéressante par rapport à la résilience).

Vers la plénitude

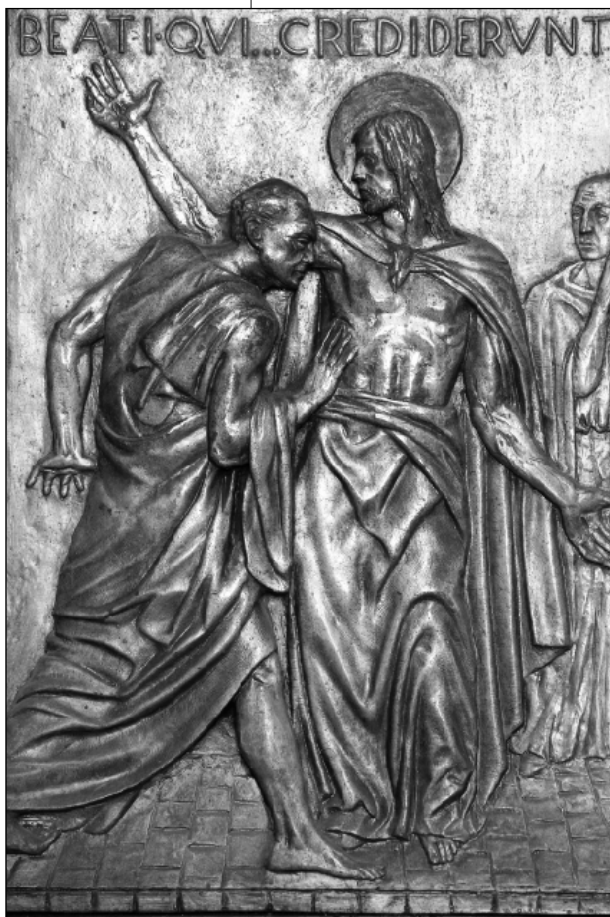
La résilience apparaît parfois aussi dans la Bible de manière plus implicite, sous forme réflexive. Par exemple, dans la lettre de Paul aux Romains qui lie cette dynamique à l'amour de Dieu pour nous, jusqu'à l'extrême (Rm 5,1-11). L'apôtre parle même de la dynamique de transformation d'un mal en un bien : « Bien plus, nous mettons notre orgueil dans nos détresses mêmes, sachant que la détresse produit la persévérance, la persévérance la fidélité éprouvée, la fidélité éprouvée l'espérance ; et l'espérance ne trompe pas, car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné » (Rm 5,3-5).

Il ne s'agit pas d'une force brute, ni de perfectionnisme, mais d'une intelligence de vie, une sagesse qui intègre aussi nos fragilités, dans une confiance fondée sur la transcendance.

psychologie

Les premiers textes scientifiques sur la résilience mentionnent parfois l'acceptation inconditionnelle de la personne comme un fondement de la résilience.³ Est-ce humainement possible ou est-ce l'affaire de Dieu ? Dans la Bible, nous voyons émerger lentement cette notion de reconnaissance inconditionnelle de la personne humaine par Dieu, qui culmine en Jésus-Christ, sans que cela implique l'assentiment de n'importe quel comportement, qui serait d'ailleurs plus signe d'indifférence que d'acceptation. Un exemple de réalisme biblique ?

Porte sainte de la basilique St-Pierre de Rome, bronze de Vico Consorti (1949)



Regardons le texte de la rencontre entre Jésus et Thomas (Jn 20,24-29), sans essayer de deviner les faits historiques exacts sous-jacents.⁴ Il semble porter un message qui respecte le mystère des événements. Jésus apparaît dans une sorte de plénitude, dans une nouvelle étape de vie, mais néanmoins et en même temps comme blessé, avec les marques de sa torture passée et de son passage par la mort.

Le parallélisme entre résilience et résurrection est frappant, sans que cela permette de réduire une des deux réalités à l'autre. La surprise de retrouver Jésus ainsi après sa mort reste totale : Jésus est dans une autre vie, à la fois mystère pour nous et promesse grâce à lui.

Si cohérence il y a, les dissimilitudes ne manquent pas : la nouvelle vie de Jésus commence en quelque sorte avec la mort et semble pouvoir se présenter dans l'espace-temps, mais sans être limitée par les contraintes normales de ces deux dimensions. Et la perfection, au sens d'une véritable plénitude qui n'exclut plus les blessures, a pris le dessus sur un perfectionnisme humain n'admettant pas celles-ci. A y réfléchir, une telle plénitude est moins aliénante, et dans ce sens plus réaliste, que la recherche d'un paradis sans failles.

Cette façon de voir rend obsolète un vieux dilemme de la spiritualité chrétienne, opposant la vie sur terre à la vie dans l'au-delà. Pour certains, il faut se concentrer totalement sur la vie terrestre sans penser à l'au-delà, tandis que pour d'autres, c'est le contraire. Mais si

3 • Cf. par exemple **Emmy Werner**, « Children of the Garden Island », in *Scientific American*, April 1989.

4 • Nous ne les connaissons pas. Toutes sortes d'interprétations d'ailleurs ont été données, des plus textuelles aux plus libres.

la dynamique de vie avant la mort est au fond la même qu'après la mort, sous des formes bien distinctes, cette opposition disparaît, et nous sommes appelés à contribuer pleinement à la vie ici, sur terre, tout en espérant une plénitude au-delà de la mort.

Réalisme et espérance

Dans une discussion informelle et hors contexte religieux, on a demandé au professeur Friedrich Lösel,⁵ spécialiste allemand de la résilience, ce que la résilience apporte, s'il ne s'agit pas simplement d'une nouvelle technique d'intervention. Il a répondu qu'elle redonne un sentiment d'espoir et d'espérance réalistes.⁶

Ces mots sont, en effet, trop souvent séparés. La résilience nous invite à les articuler, car l'espoir et l'espérance sans réalisme conduisent aux illusions, et le réalisme sans espoir induit le cynisme, qui se présente souvent comme réaliste, tout en bloquant la vie. Le défi est difficile mais vivifiant, et vit probablement au fond de nos cœurs, enfoui sous des couches épaisses de soucis, d'angoisses, de fatigues, de découragements, de rigidités et d'habitudes.

Avec la résurrection, cette articulation est poussée au maximum : les blessures d'avant la mort restent là, mais

l'espérance également, ces blessures étant transformées en nouvelle vie. La résurrection introduit donc une nuance supplémentaire, car elle n'est pas réaliste au sens habituel du mot. Elle pousse le réalisme plus loin, en cohérence profonde et surprenante avec la vie.

C'est l'espérance montrée par Jésus dans sa résurrection qui ouvre les yeux sur un tel réalisme, si profond et si inattendu. Et c'est la cohérence surprenante avec la vie par le biais de la résilience qui rend, en l'absence de certitudes normales, cette espérance crédible. Enfin, c'est la surprise qui distingue cette espérance d'une simple projection psychologique linéaire, au fond sans surprises. Avec la résurrection, c'est comme si nous pouvions embrasser la vie dans sa totalité, sans raccourcis, sans dénis, comme si les contradictions se retrouvaient réconciliées.

Il ne s'agit pas de rêves irréalistes. Nous trouvons de multiples traces de ce dynamisme : le recueillement intime qui semble intégrer souffrance et joie, l'expression artistique profonde, la grande générosité qui va au-delà de tout calcul, la réconciliation et le pardon qui débloquent la vie, l'humour fin et constructif qui positive certaines contradictions de l'existence,⁷ l'enfant maltraité qui se remet debout et retrouve le sourire...

Ainsi, l'expérience de la résilience traitée de manière transcendante dans la Bible suggère qu'après tout l'espérance folle de la résurrection est peut-être plus réaliste qu'on ne le pense.

St. V.

5 • Universités d'Erlangen, Nuremberg (Allemagne) et Cambridge (Angleterre).

6 • Parlant anglais à ce moment, il utilisait le mot *hope*, qui jongle entre espoir (attente d'un résultat désiré) et espérance (attente de quelque chose de bien face à un avenir inconnu). En français, cette double nuance peut être présente dans la résilience.

7 • Le classiciste anglais **Terrot Reaveley Glover** (1869-1943) avait déjà postulé un tel humour chez Jésus, dans *The Ancient World*, University Press 1935, 388 p.